

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE.

CHEZ LE MORHO NABA, EMPEREUR DES MOSSIS

De belle corpulence, comme il sied au maître nominal de trois millions de sujets, et de caractère plutôt débonnaire, Sa Majesté noire mène, au sein d'une cour de grands dignitaires, de féticheurs et de favoris, une vie exempte de soucis, cependant que son goût du prestige et de l'autorité se trouve suffisamment satisfait par le maintien rigoureux d'un cérémoniel puéril et barbare où le tam-tam figure en bonne place.

Comment dans la salle du trône, après une conversation languissante, Albert Londres but le "dolo" avec le monarque nègre

Un vendredi matin. L'allée sans fin, sans ombre et sans merci d'Ouagadougou est vide. Elle est vide comme elle l'est un lundi, un mardi, du mercredi au dimanche, non seulement le matin, mais l'après-midi, le soir, la nuit. Fascinée par le soleil, elle dort.

Il sera bientôt dix heures. Labas, au fond, à quinze cents mètres, une poussière monte de la route. Elle marche au pas. Qui la pousse devant soi ? Elle se rapproche. Un groupe compact s'en dégage. Il y a des hommes montés sur des chevaux, d'autres à pied. La vision se précise. Les gens à pied gesticulent comme des éponyants. Ils ne peuvent chasser que les mauvais esprits, puisque en dehors d'eux il n'y a personne. Ils crient. Une musique s'échappe d'instruments en fer-blanc. Les peaux de bœuf des tambours résonnent sous des mains nerveuses. Un parapluie domine la cavalcade.

Vendredi ? C'est bien cela, le Morho Naba se rend chez le gouverneur pour lui présenter ses salutations hebdomadaires.

Ses soronés (mignons) courent



(Dessin de Rouquayrou, compagnon de route d'Albert Londres.)

Le morho naba

Une sortie du monarque noir

devant lui. Le Bindi Naba, ministre des musiciens, active l'ardeur des exécutants. Le Ouidi Naba, grand maître de la cavalerie, dirige la monture royale. Ce naba ne manque pas de travail : un grand nègre vêtu comme une autruche fait tant de simagrées que le cheval s'effraie ; c'est le Pouy Naba, chef des féticheurs. En voilà un que je devrais embaucher pour chasser mes chauves-souris ! Chevauchant deux foulées derrière le souverain, vient le Tapsebo Naba, chef de guerre. Il est en selle sur une peau de panthère. Quatre galopins l'entourent de quatre lances. Mais pourquoi un chien le suit-il aussi docilement ? C'est qu'il est attaché à la queue de son cheval ! Il doit représenter la curée. Précédant le grouillant cortège, le Ouagadougou Naba, préfet de police, ail de faucon.

Sa Majesté est sous le parapluie, un parapluie de coton dont deux baleines transparentes le dôme. Elle s'appelle Naba Kôm, chef de l'eau, et Elle a peur de la pluie ! A vue d'œil, Elle pèse plus que son cheval. On dirait Sancho

Pança noirci par le soleil et cherchant son patron parti pour délivrer le nègre. Fier est son regard.

Voilà le Nemdo Naba, chef de la viande ; le Larallé Naba, chargé de choisir les victimes destinées aux sépultures royales. Je me cache derrière un manguié. Le Ouadranga Naba, écuyer personnel.

La cour est passée. La poussière retombe. Qui vient, piquant un brillant cent mètres ? Encore un qui n'était pas prêt au moment du départ ! Comme il court ! Rien ne le gêne, il est vrai, en dehors de son boubou. C'est le Kamoro Naba, le grand eunuque. Il doit y avoir le feu au harem.

Naba Kôm n'est pas un roitelet. C'est le dernier empereur d'Afrique. Sur trois millions d'habitants au pays Mossi, quinze cent mille le suivraient. L'étiquette de sa cour est rigoureuse. Le matin, à sept heures, un coup de fusil ; le Morho Naba se réveille. S'il se réveille avant, tant pis pour lui, il restera couché. S'onés, femmes et nabas accourent. Tam-tam. En musique, il revêt une robe rouge et, tout aussitôt, quitte le palais à grands pas. Le Ouadranga Naba, son écuyer, tient un cheval par la bride, tout sellé. Sa Majesté se précipite sur la bête en criant : « Je veux aller à Là ! Je veux aller à Là ! » Sa première femme, la Pugtiema, lui tend une corbeille, son ravitaillement jusqu'à Là. Mais le Kamoro Naba s'approche (je ne saurais vous dire ce que fait ce naba, je l'ai oublié, vous me pardonnez ; mais je crois qu'il ne fait que cela) s'approche et dit :

— Sire, ordonne qu'on desselle ton cheval ; tu t'en iras demain.

Aller à Là veut dire partir en guerre contre le Morho Naba d'Ouhahigouya, son éternel ennemi. Naba Kôm lâche la bride, fronce les sourcils. La cour s'aplatit. Il frappe deux fois du pied, fait sauter d'un poing puissant la corbeille de la Pugtiema, et violemment courroucé, maudissant les lâches qui l'empêchent d'accomplir son devoir, il rentre précipitamment dans son palais.

Ses soronés le suivent. Ce sont de jeunes garçons, de huit à quinze ans, choisis parmi les plus jolis. Ils ont, entre autres tâches, celle de lui verser à boire, de déplacer son coussin, sa natte, de porter son parapluie (ils pourraient bien le recouvrir), son sabre, de tenir les étriers, de précé-



Le Morho Naba et sa cour se sont portés au-devant d'Albert Londres

POUR ET CONTRE

L'autorité militaire félicite les soldats et les officiers qui font arrêter les énergumènes et les imbéciles qui les insultent... L'autorité civile devrait bien pareillement féliciter et encourager les citoyens énergiques qui dénoncent les coquins qui les volent...

Il y a en effet beaucoup trop de vols résignés et muets, beaucoup trop de vols qui subissent, sans rien dire, les pires escroqueries, les plus scandaleuses exactions.

On pourrait commencer par féliciter un citoyen-locataire, M. Marin, qui a livré à la justice un marchand du logement qui lui avait demandé de lui remettre, de la main à la main, un petit pourboire de quinze mille francs... Voilà au moins un bon exemple, particulièrement précieux ces temps-ci...

En attendant que la loi Loucheur nous donne enfin des maisons, la crise du logement, en effet, s'aggrave chaque jour et devient chaque jour plus scandaleuse...

Les mystérieuses machinations, les secrets combinatoires qui, depuis des années, font sans cesse monter le prix des denrées s'exercent maintenant sur les appartements comme sur les biftecks... Comme pour le bifteck, il y a maintenant autour de la moindre chambre à louer des tracasseries obscures, des manœuvres déconcertantes, des trafics invraisemblables. Entre le propriétaire et le locataire, il y a maintenant, très souvent, trop souvent, ces insupportables parasites, ces parasites qui séparent le producteur du consommateur, en pillant et le producteur et le consommateur...

Les agences de location qui sont honnêtes et loyales, et qui agissent en pleine lumière, correctement, ouvertement, supportent la concurrence clandestine d'un tas de vagabonds des affaires qui, n'ayant ni scrupules ni responsabilité, ni répondeurs, rôdent sur les trottoirs à la recherche de sans-logis à exploiter, à dépouiller... Ces filous, ces bas mercantis (qui ne sont même pas des mercantis...) ont toujours un appartement à offrir, une affaire à... Ils offrent « ça » — comme ils offraient de la coco ou des cartes transparentes...

Voilà... Il y a deux pièces, trois pièces. C'est une occasion « épatante »... Seulement il faut aller voir M. X... et s'entendre » avec lui... Monsieur X... lui-même demandera d'aller voir M. Y... pour qu'on s'entende aussi avec lui...

Parfois, les sans-logis, épuisés, lassés, désespérés, cèdent... Ils savent qu'on les vole. Mais ils se résignent et ils se taisent... Ils paient deux, trois, quatre commissions... Mais ils obtiennent un petit bout de taudis — pour le prix d'un palais...

Ils ont tort de se taire... Volés, ils doivent crier : « Au voleur ! » La police viendra... La police ne peut pas accourir au secours des volés qui ne disent rien...

Maurice PRAX.

Des images par T. S. F. comme on avait jusqu'ici de la musique et des discours

Les stations françaises de radiodiffusion vont transmettre dans quelques jours des télégraphiques que l'on pourra recevoir aussi facilement qu'un concert de T. S. F.

Un grand événement dans l'histoire de la T. S. F. va s'accomplir.

Dans quelques jours, plusieurs stations françaises, P. T. T., Radio-Paris, Radio-Toulouse, notamment, et les stations anglaises, à partir du 30 octobre, vont radiodiffuser des images photographiques à l'intention des amateurs de T. S. F.

Des appareils récepteurs appropriés, d'un prix modique et d'un fonctionnement simple, vont être mis dans le commerce. On en peut voir actuellement deux modèles au Salon de la T. S. F. au Grand Palais.

L'un est dû à M. Edouard Petit, bien connu pour ses travaux sur la photographie et la télévision, l'autre, d'invention anglaise, est « Sphéroglobe », sera exploité sur le marché français par un puissant groupement industriel radiodiffusif.

Pour l'émission, comme pour la réception, ces deux appareils, conçus sur des principes nettement différents, s'ajoutent à l'installation déjà existante, se substituant tel au microphone, la au haut-parleur. Les réglages d'accord se feront à très peu de choses près comme s'il s'agissait d'un radio-concert.

L'appareil Belia permettra, à l'émission, la transmission immédiate d'une photographie, d'un dessin ou d'un texte quelconque, sans opération préalable. L'appareil anglais, inspiré de la photographie, utilisera un cylindre de cuivre, sur lequel on aura reporté en relief l'image à reproduire.

À la réception, un synchronisme rigoureux assurera l'inscription de l'image sur un papier photographique.

On attend beaucoup de cette nouvelle application des ondes hertziennes : ce sera le complément naturel des journaux parlés et des reportages par sans-fil, puisqu'elle pourra presque instantanément diffuser des images à tous les coins du globe. Dans ce nouveau domaine, les applications pratiques ne manquent pas : transmissions de cartes météorologiques aux navires et aux avions seraient les plus fréquentes.

Une ère nouvelle s'ouvre pour la radio.

Un bijou de M^{me} Chenal a disparu

Mlle Chenal, la cantatrice célèbre, a perdu, hier, une bague en platine de 10 centimètres de long sur 12 millimètres de large, portant un gros diamant jaune et de nombreux petits brillants.

Mlle Chenal promet une forte récompense à qui rapportera ce bijou à son domicile, 94, rue de Courcelles, à Paris.



Le Morho Naba et ses soronés

der les visiteurs, et les plus jeunes de coucher au palais. Ils sont coiffés comme les femmes et, comme elles, portent aux poignets et aux chevilles les mêmes gros bracelets de cuivre. Défense de fréquenter les femmes. Chaque année, le Pouy Naba, le chef sorcier, leur fait subir, ainsi qu'aux femmes, l'épreuve de la calébase. Suivant la manière dont le visage se reflète dans l'eau, les femmes et soronés sont déclarés innocents ou coupables. Les volages sont mis à mort. Nous inter-

disons cette épreuve, mais nous ne sommes pas toujours là!

Soronés et musiciens ne quittent pas Sa Majesté. Ils sont, jour et nuit, attentifs à ses gestes. Personne ne parle. On ne doit élever la voix en présence du roi. Profondément inclinés, tous reçoivent ses ordres. Si le roi boit, les soronés se frottent bruyamment les mains, et la musique joue. S'il toussé, s'il se mouche, s'il étourne, s'il crache, si son estomac, remontant jusqu'à sa gorge, exprime le contentement d'un trop bon dîner, les soronés font claquer leurs doigts et les violons l'accompagnent!

Ainsi jusqu'au soir... Au coucher du soleil apparaît le Baloum Naba, grand intendant, porteur d'unealebasse. Incliné devant la porte du palais, il vient offrir une libation d'eau au gri-gri royal. Puis il allume le feu de la nuit.

Trois heures moins le quart. Xavier, l'interprète, n'est pas là. Pourvu qu'il n'ait pas rencontré le revenant de son père! Le Morho Naba m'attend. Il a fait acheter du dolo au marché en mon honneur. Xavier n'est pas là. Trois heures. Je pars seul.

Mettre les colonies en valeur? Je le veux bien; mais, en certains endroits, il faudrait commencer par le commencement. Ici, par exemple, on ne fera rien, tant qu'on n'aura pas dit au soleil: « Ecoute, cela ne peut durer; tu brûles la terre, tu pompes la matière cérébrale des hommes, tu empêches les chiens d'aboyer... Approche un peu, on va te mettre en valeur! » Un projet de loi sur la mise en valeur du soleil en Afrique s'impose. C'est mon opinion en me rendant à pied chez le Morho Naba.

Je vais être en retard. Je lui raconterais bien un mensonge pour m'excuser; mais s'il me faisait subir l'épreuve de laalebasse? Xavier, tu n'es pas sérieux! Tu as pourtant été élevé chez les missionnaires; tu es catholique. Il est vrai que tu vas aussi chez le féticheur. Comment veux-tu être à l'heure?

Le palais est en vue: une grande bâtisse en boue que nous avons fait construire pour le souverain. J'y vois grouiller un monde fou. Ces gens-là ne vont rien comprendre à mon discours.

J'arrive. Je franchis courageusement la porte. Deux commensaux se jettent ventre à terre et me font *poussi-poussi*. J'hésite à leur rendre la politesse. Il faut une longue habitude pour frapper convenablement ses avant-bras contre le sol, les pouces en l'air! Je lève toujours mes pouces; ils comprendront l'intention. Je marche jusqu'au grand perron. Mais voici l'autre, le chef sorcier, celui qui me fait peur avec ses plumes! Je ne veux pas le saluer, j'abaisse mes pouces. Cela ne le fâche pas: il joue au coq devant moi. Je foule la première marche. Mon pied a-t-il touché une sonnette? Aussitôt la cour sort en masse, roi en tête, et s'aligne sur la cinquième marche. Me voilà joli! Heureusement les musiciens entament le tam-tam. Je vais au roi. Je fourre ma main dans la sienne. Je lui dis: « Ton père va bien? Ta mère va bien? Ton cheval va bien? » Peut-être me répond-il: « Et ta sœur? Elle va bien? »

Il faut entrer dans la salle du trône.

Naba Kôm est revêtu d'une lévite de velours lie de vin lamée, pailletée et fleurie. Il a pour le moins huit kilos sur ses épaules. Il doit me bénir! Ses cuisses sont sûrement énormes; il marche comme un éléphant. Son frône est surélevé. Il le gagne, s'assied. Les soronés l'entourent; les musiciens prennent place. Le Batoum Naba me fait mettre sur une chaise en contre-bas. Nous sommes maintenant face à face. On se regarde. Nous avons l'air intelligent!

Sans plus m'occuper de Sa Majesté, je passe l'inspection de la salle du trône. Elle est décorée de quatre vieilles photographies de journal. On y voit le général Dodds entrant à Abomey, la dégradation de Dreyfus, le pillage du Palais d'Eté à Pékin, le meurtre de Sadi Carnot. De l'autre côté, une chauve-souris mise en croix contre le mur. En voilà un qui sait parler aux chauves-souris!

Soudain, le roi lâche un bruit. La musique joue, les soronés font claquer leurs doigts. Je lance au souverain un oeil sévère. Il n'en a

cure. Il tapote sur sa robe de velours tout en pensant: « Va-t-il bientôt s'en aller, cet abruti-là? »

Il convient que je lui dise quelque chose:

— Le dolo est-il bon cette année, sire?

Il remue dans son fauteuil d'osier, ce qui provoque un nouveau bruit. Aussitôt un coup de balafon!

Suait, les flancs battants, le souffle court, voilà Xavier.

— Regarde dans quelle situation tu me mets, lui dis-je.

Il était déjà le front dans la poussière, battant des avant-bras comme un poulet des ailes.

— Tu as encore rencontré le revenant de papa? Tu fais un joli coco! Tu traînais dans le marché, n'est-ce pas? Quand te mettras-tu dans la tête qu'il faut regarder l'heure à ta montre? Tu ne regardes jamais les aiguilles, mais le bottier, sous prétexte que c'est plus brillant. Deviens raisonnable, voyons; tu as déjà un casque, des lunettes...

Le roi tapotait de plus en plus sur sa robe.

— C'est vrai! dis-je. Nous sommes là à traiter nos petites affaires... Dis au roi que je le remercie et qu'il est un chic type.

Le chef de l'eau parut content. Il grogna aimablement. Un coup de balafon!

— Qu'il fait chaud! m'écriai-je.

— Quittez votre veste, me dit Xavier.

— Es-tu fou? Chez le roi?

Cela se faisait, paraît-il. J'enlevai ma veste.

Depuis un moment le Bindi Naba, assis devant un tambour, faisait glisser son pouce sur la peau de bœuf, ce qui rappelait le bruit d'un passage d'autobus.

— Pourquoi fait-il cela, Xavier?

— Il imite le rugissement du lion.

— Est-ce pour me faire partir?

— C'est pour te faire honneur.

— Demande au roi s'il voudrait venir à l'Exposition coloniale à Paris?

— Il dit qu'il voudrait bien y aller. Il dit qu'il n'a pas le droit de quitter ses Etats, mais que l'année dernière il est allé à Dakar et qu'il a vu qu'il avait plu tout de même et que, par conséquent, il irait bien à Paris.

— Dis-lui qu'il est un grand psychologue.

Xavier traduisit. Le Morho Naba parut moins souriant.

— Que lui as-tu dit? Il n'a pas l'air content.

— Je ne pouvais traduire psychologue; je lui ai dit: « Tu es un gros roublard! »

Sa Majesté fit un signe. La cour, vautre à ses pieds, se leva. Je crus qu'il était fâché. Il commandait seulement le dolo. Deux soronés, ses mignons favoris, apparurent verres en mains. Le roi prit le sien, je pris le mien. Le verre venait à peine de toucher les lèvres royales qu'une musique triomphale emplît l'air. Il abaissa le verre. La musique se tut. Alors je voulus aussi avoir mon triomphe. Je bus. Silence. Je rebus. Pas de tambour, pas de claquements de doigts, pas de balafon! Je bus tout, jusqu'à la mouche qui était au fond. Cela ne les toucha pas. Pas le moindre petit souffle de fifrelin. Ces gens ne savent pas honorer le courage.

— Eh bien! dis-lui que je m'en vais!

Cette fois Xavier s'exprima en français. Ce qu'il allait dire, tous les nègres, du haut en bas, pouvaient le comprendre:

— Sire! le blanc f... son camp!

Je vis alors la face royale qui souriait.

Albert LONDRES.

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

MESURES EN FAVEUR DES PLANTEURS DE TABACS

Le conseil d'administration de la Caisse autonome de gestion des bons de la Défense nationale, d'exploitation industrielle des tabacs et d'amortissement de la Dette publique, s'est réuni le 23 octobre courant, sous la présidence de M. le sénateur Leboucq.

Il s'est montré favorable à la création d'un fonds en vue d'améliorer les conditions dans lesquelles les planteurs de tabacs peuvent obtenir des indemnités en cas de sinistre. Le conseil d'administration a admis le principe du versement de ce fonds d'une subvention de la Caisse d'amortissement.

A l'issue du conseil d'administration, le comité financier, réuni sous la présidence de M. le sénateur Milan, a examiné la situation des bons de la Défense nationale et de la trésorerie de la Caisse d'amortissement.

CORPS DE SANTÉ MILITAIRE

Le médecin général Visbeek, directeur du service de santé des troupes du Maroc, est placé dans la section de réserve du corps de santé militaire.